

La contradiction ethnie-nation : le cas Miskitos au Nicaragua

Eckart Boege

Volume 11, Number 2, 1987

Indiens, paysans et femmes d'Amérique latine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006417ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006417ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boege, E. (1987). La contradiction ethnie-nation : le cas Miskitos au Nicaragua. *Anthropologie et Sociétés*, 11(2), 49–63. <https://doi.org/10.7202/006417ar>

Article abstract

The Ethnie-National Contradiction: the Miskitos in Revolutionary Nicaragua

The Miskitos of the east coast of Central America coalesced into a distinct ethnic group after the arrival of the Europeans, this taking place in a buffer zone between the Spanish and British colonial empires. The Sandinista revolution created new contradictions between them and the Ladino majority. During four years of armed struggle thousands fled to Honduras, their leaders sided with the contras, and whole populations were displaced. Peace is now gradually returning to the region, after the granting of autonomous status to the ethnic minorities of the coast.

LA CONTRADICTION ETHNIE-NATION: le cas des Miskitos au Nicaragua



Eckart Boege

L'opinion publique internationale a récemment découvert une minorité ethnique encore pratiquement inconnue : les Miskitos du Nicaragua. Son apparition sur la scène géopolitique mondiale est due essentiellement à l'essai d'utiliser ce groupe ethnique dans l'engrenage de la machine politico-militaire américaine qui vise à détruire la révolution sandiniste. Profitant du fait que la Côte atlantique est demeurée en marge du processus révolutionnaire qui renversa Somoza, la *contra*, dirigée par la CIA, essaie de manipuler un conflit ethnique de manière à morceler le territoire nicaraguayen, espérant porter ainsi un coup mortel au régime sandiniste.

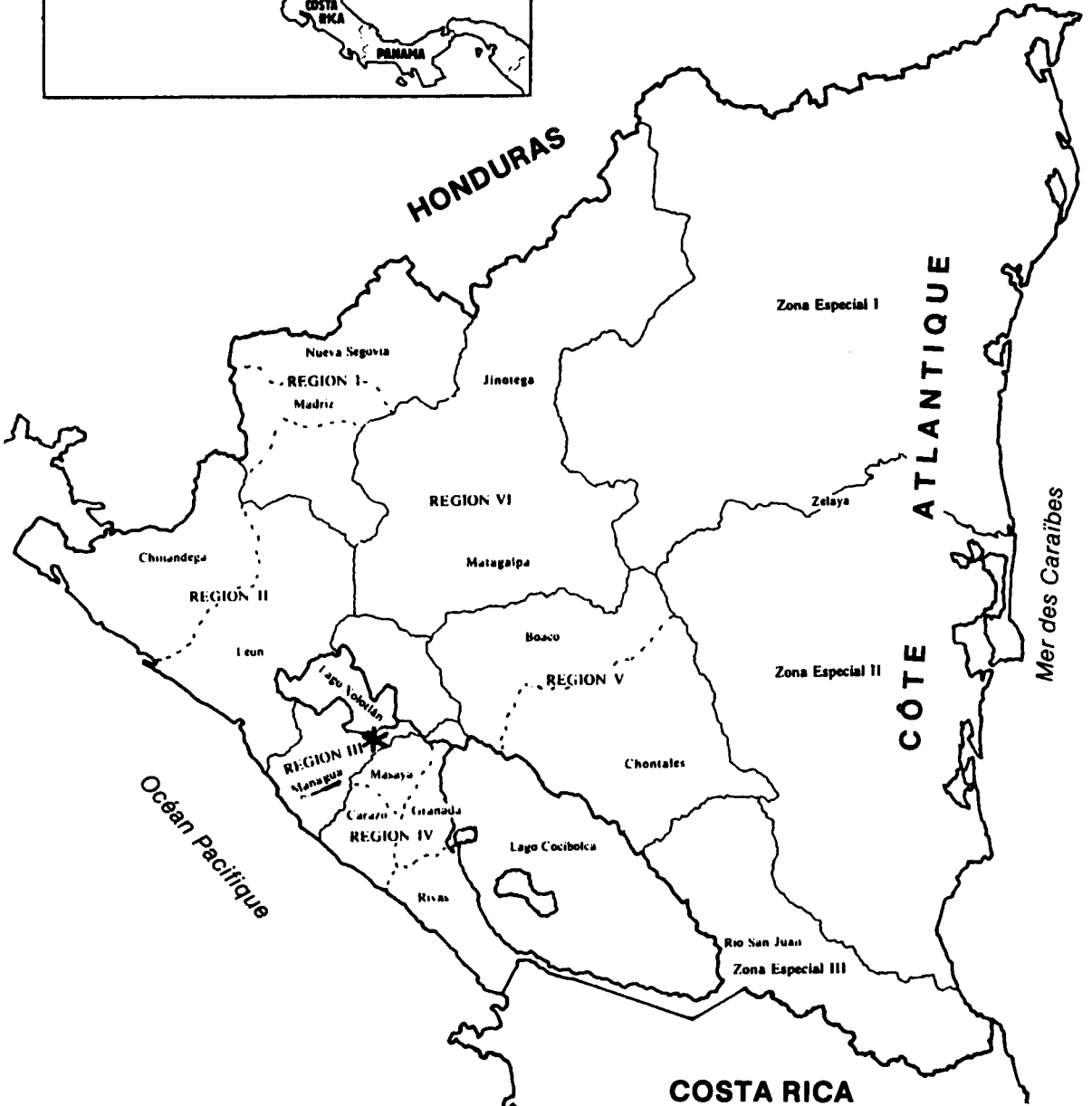
Dès 1981, le gouvernement Reagan mit en œuvre sa politique d'agression systématique contre le Nicaragua et fit de la Côte atlantique, où vivent environ 80 000 Miskitos, un de ses objectifs principaux (voir la carte). Pratiquement chaque bourgade de la Côte a subi des attaques (plus du tiers des destructions totales de la *contra*) poussant plus de 40 000 Indiens et Noirs *créoles*¹ à l'exil. La politique américaine de mort et de destruction a obligé la Révolution à introduire une dimension militaire dans la manière d'envisager les problèmes de la Côte atlantique².

¹ On appelle « Créoles », au Nicaragua, les noirs anglophones qui descendent des esclaves et des affranchis que les Britanniques amenèrent avec eux lors des deux essais — manqués — de colonisation de la région, en 1820 et 1837. La population autochtone quant à elle compte, outre les Miskitos (environ 80 000), les Sumus (4 000) et les Ramas (1 000) (Bourgeois 1981 : 23). Très proches linguistiquement des Miskitos, ces deux derniers groupes ont été largement absorbés par l'ethnie dominante aux 18^e et 19^e siècles (n.d.t.).

² Les préparatifs américains d'invasion suivent une chronologie précise. En 1981 à 40 km de la frontière ont lieu les manœuvres dites *Ahuas Tara I* (« Grand pin », en miskito) impliquant 16 000 soldats américains et 4 000 Honduriens. On y fait des pratiques de débarquement. Entre août 1983 et février 1984 c'est *Ahuas Tara II*, qui comprend un débarquement amphibie massif, près de la frontière nicaraguayenne : y participent 11 500 soldats américains et honduriens, deux porte-avions et leurs escortes. En 1985, 36 navires de guerre américains (11 000 soldats) réalisent *Universal Trek 85*, incluant le débarquement amphibie le plus considérable qu'ait connu l'Amérique centrale.

Le Honduras est maintenant doté d'une infrastructure militaire exceptionnelle. Depuis 1980 on a construit quatre bases militaires nouvelles et la base aérienne de La Ceiba, sur la Côte atlantique, spécialement en vue d'« opérations rapides ». Dans les départements de Colon et de Gracias a Dios, voisin du Nicaragua, on a aménagé les pistes des aéroports de Trujillo, Puerto Lempira et Ursuna (pour qu'ils puissent accueillir les C-130 américains), en plus de transformer les installations de Mocarón, destinées à l'envoi de vedettes légères, de type *Piranha*.

NICARAGUA



▣ Aux sources du problème ethnique

Indépendamment des intentions stratégiques des Américains et de leurs alliés locaux, la *contra* a pu utiliser divers groupes de Miskitos en raison de la contradiction qui s'est développée entre leurs dirigeants et le processus révolutionnaire. Le « problème miskito » du Nicaragua ne s'explique pas seulement par les « erreurs » de la Révolution à leur égard. Il ne s'agit pas d'une minorité demeurée en dehors de l'Histoire et qui fait face tout à coup à une révolution populaire. Les contradictions entre les Miskitos et la révolution sandiniste ont des racines historiques profondes que nous essaierons de dégager ici en répondant aux deux questions suivantes.

Quelles sont les raisons historiques, culturelles, économiques et sociales qui ont engendré les contradictions entre les processus de libération nationale (qui vise à rompre les chaînes du capital trans-national et de l'économie agro-exportatrice, et à récupérer la souveraineté nationale sous la direction des classes populaires) et une minorité ethnique comme les Miskitos ? Comment la révolution sandiniste tente-t-elle de résoudre la question ethnico-nationale ?

L'histoire de la formation de la nation nicaraguayenne montre comment, dans nos pays pauvres, se créent et se recréent des configurations sociales différenciées sur la base de l'intervention coloniale et néo-coloniale. Ces éléments historiques surdéterminent la nation de manière définitive et contradictoire en ce qui a trait à la structure de ses classes sociales et à la composition ethnico-nationale de sa population.

Pour comprendre les difficultés que la Révolution a éprouvées dans ses rapports avec les Miskitos, il faut examiner la forme particulière qu'a pris le processus de formation de la nation nicaraguayenne : il en ressort que *la bourgeoisie nicaraguayenne n'a pas accompli la tâche de créer la nation*. Au contraire, nous trouvons un territoire fragmenté par une « économie d'enclaves », l'inexistence d'un marché interne unique, la souveraineté nationale constamment foulée aux pieds non seulement par les troupes américaines, mais aussi par leurs compagnies bananières, minières et forestières. L'État nicaraguayen n'avait pratiquement pas d'existence sur la Côte atlantique avant la Révolution.

De profonds écarts politiques et culturels séparent les populations de la Côte atlantique et celles de la Côte du Pacifique. Elles ont vécu des expériences diamétralement opposées sous l'influence de deux colonialismes distincts : le britannique et l'espagnol. Il ne s'agit pas ici de simples différences politico-culturelles, mais d'influences opposées qui ont entraîné la formation d'entités ethniques distinctes³. Ce qui renvoie obligatoirement à l'étude de la question ethnique comme partie intégrante de la question nationale au Nicaragua. Notre thèse est la suivante : les minorités ethnico-nationales au Nicaragua ne sont pas le produit d'une continuité millénaire et « aborigène », mais le résultat de ruptures qui *redéfinissent leurs identités de groupes* en relation avec le colonialisme d'abord, avec le néo-colonialisme ensuite et enfin avec le processus révolutionnaire. Ce sont ces redéfinitions qui constituent leurs caractéristiques ethnico-nationales actuelles.

³ Il faut souligner cependant qu'il existe au Nicaragua des différences culturelles profondes, qui datent de la période pré-colombienne. Les Indiens de la Côte du Pacifique étaient des sédentaires cultivateurs de maïs et originaires du nord; les ethnies de la Côte atlantique appartiennent au groupe macro-chibcha d'Amérique du Sud et ont conservé jusqu'à aujourd'hui un mode de vie fondé sur la culture du manioc, la pêche et la chasse (Conzemius 1932) (n.d.t.).

☐ La rivalité Espagne-Angleterre et les Miskitos

Les configurations ethniques de la Côte atlantique sont le produit de l'antagonisme entre les colonialismes espagnol et britannique.

L'Espagne n'a ni conquis ni occupé le territoire de la Côte atlantique car elle n'y trouvait pas les minéraux convoités et son climat (un des plus pluvieux au monde) empêchait le développement d'autres activités. Cependant, pour les pirates d'origine hollandaise et britannique à l'affût des galions espagnols, la région offrait des conditions idéales de protection et d'approvisionnement. Il en résulta une relation de « bénéfice mutuel » entre la population autochtone et les boucaniers. Les premiers fournissaient provisions, femmes et force de travail, les seconds troquaient machettes, mousquets et marchandises européennes. *Une relation positive entre le colonialisme anglais et le groupe ethnique s'est ainsi développée.*

En 1685 l'Angleterre couronne, à la Jamaïque, Jeremy 1er, « roi des Miskitos » et déclare la Côte protectorat anglais (depuis Punta Castilla, au Honduras, jusqu'à l'embouchure du rio San Juan – n.d.t.). On établit l'*indirect rule*, avec des dirigeants locaux miskitos. Avec l'appui anglais, la prédominance des Miskitos s'affirme sur les autres ethnies. Ce rapport entre Anglais et autochtones, contrairement à l'expérience espagnole, exclut le traumatisme d'une conquête armée et de la destruction des groupes ethniques; le colonialisme anglais les utilisa plutôt comme force militaire contre les Espagnols. Ils jouèrent également un rôle dans la répression des rébellions des esclaves noirs des plantations et recueillirent le tribut des autres ethnies pour le compte de la couronne britannique. Les Miskitos, avec l'appui de leurs protecteurs, étendirent leurs raids jusqu'à Panama et jusqu'aux villes espagnoles de la Côte du Pacifique (voir C.I.E. R.A. 1980: 37).

Pour les autochtones, l'antagonisme inter-colonial eut des conséquences profondes. La dichotomie s'affirme entre les Espagnols et les métis hispanophones de la Côte du Pacifique et les ethnies de la Côte atlantique, liées aux Anglais; d'où un sentiment « anti-espagnol » de la population miskita, encore très fort aujourd'hui.

Les ethnies se réorganisent en fonction des colonialismes européens et de nouvelles entités apparaissent sur la Côte atlantique : les actuels Miskitos résultent de la fusion d'un groupe, les Banikas, avec des Noirs⁴ et des pirates anglais... La langue miskita commence à s'imposer sur celles des autres groupes, sumus, ramas, payas.

L'esclavage fut implanté sur la Côte par les Britanniques qui y amenèrent de la main-d'œuvre noire pour leurs plantations. Ces Noirs perdront une bonne partie de leurs traits culturels originaux, mais influenceront, en termes culturels et raciaux, les autres ethnies de la Côte atlantique.

La Côte s'incorporera au marché de la Grande-Bretagne, ce qui détruira une bonne partie de la production artisanale traditionnelle, remplacée par les produits manufacturés importés (vêtements, fusils, outils de métal, etc.).

⁴ Les sources historiques mentionnent avant même les (vaines) tentatives de colonisation britannique (1820, 1837), la présence de Noirs sur la Côte atlantique, et leur métissage avec les Miskitos. D'après Conzemius (1932: 17-18), il s'agirait des survivants du naufrage d'un vaisseau négrier, en 1641 (n.d.t.).

Après le retrait des Espagnols en 1820, les États-Unis disputeront la Côte atlantique à l'Angleterre et à la jeune nation nicaraguayenne. La possibilité de construire au Nicaragua un canal inter-océanique est au centre des intérêts hégémoniques et géopolitiques des puissances impériales.

Au XIXe siècle l'Angleterre renforce son alliance avec les Miskitos, tandis que les États-Unis pénètrent dans la région en appuyant l'invasion du flibustier Walker⁵. En 1860⁶, face aux pressions des Américains et des Nicaraguayens eux-mêmes, les Anglais abandonnent la notion de « protectorat » et cèdent la Mosquitia qui devient une « réserve indigène » à l'intérieur du Nicaragua. Ainsi, bien que la Côte atlantique s'intègre alors formellement à la « juridiction souveraine » du Nicaragua, l'accord laisse aux Anglais le libre accès commercial, et la manipulation des autorités élues par les Miskitos.

☒ La « réincorporation » au Nicaragua et l'économie d'enclave

C'est seulement en 1894 que la bourgeoisie des planteurs de café, seul groupe à mettre de l'avant un projet national propre, essaiera, avec le président Zelaya, de récupérer la souveraineté sur la région atlantique du territoire nicaraguayen. Cependant, cette bourgeoisie est trop faible pour mener à bien son projet. Zelaya flirte d'abord avec les Américains et leur concède des terres pour les plantations bananières, des gisements aurifères et cuprifères, et surtout les forêts, dont on fait la coupe à blanc⁷. On leur donne aussi le monopole du transport. La tactique américaine fut d'appuyer Zelaya contre l'Angleterre, pour donner à cette dernière le coup mortel, surtout concernant ses aspirations de contrôler l'éventuel canal trans-océanique. En échange, Zelaya permettait l'établissement et le développement des grandes compagnies américaines.

Le projet du libéral Zelaya était d'unifier la nation grâce à une armée forte et à des voies de communication qui relieraient les deux côtes, Atlantique et Pacifique; il voulait aussi imposer la langue espagnole dans toute la république, développer un système monétaire unique et stimuler l'échange économique généralisé à l'intérieur de frontières bien délimitées. En bon libéral, son attitude face aux groupes ethniques de la Côte atlantique était ouvertement discriminatoire. Tout ce qui avait trait aux groupes ethniques était, selon son point de vue, produit du colonialisme anglais : il fallait civiliser ces « sauvages » et les incorporer au processus national. En outre, il projetait la construction d'un chemin de fer qui intégrerait toutes les régions économiques importantes du Nicaragua.

Ce projet eut tôt fait d'entrer en contradiction avec les intérêts des enclaves économiques américaines naissantes : ses prétentions nationalistes ne convenaient pas à cette puissance, du moment où elles remettaient en cause les intérêts géopolitiques quant au contrôle du canal. Les Américains décidèrent alors de déplacer leur alliance vers les conservateurs nicaraguayens : ces derniers, depuis leurs grandes *haciendas* d'élevage, n'avaient aucun intérêt à mettre de l'avant un projet national. Les Américains intervinrent donc militairement – une fois de plus – et renversèrent Zelaya. C'est la fin de

⁵ Le flibustier américain Walker, profitant des luttes intenses entre libéraux et conservateurs, s'introduisit au Nicaragua en 1855 et déclara le pays « conquis ». L'invasion était motivée par la position stratégique du Nicaragua : le rio San Juan constituait alors le plus court chemin entre la côte est des États-Unis et la Californie où faisait rage la ruée vers l'or. Walker fut chassé en 1857, suite à la première lutte de libération des Nicaraguayens (Wheelock-Roman 1979: 10) (n.d.t.).

⁶ Cette année-là, on supprime le statut de « réserve indigène » de la Mosquitia, et on procède à la « réincorporation de la Mosquitia » (n.d.t.).

⁷ Entre 1893 et 1906, Zelaya cédera 858 000 hectares de terre (C.I.E.R.A. 1980: 43).

tous les projets d'intégration, en faveur de l'épanouissement complet des compagnies américaines.

Durant la période 1820-1909, la « question nationale », peut se résumer comme suit : après l'effondrement de l'Empire espagnol, les impérialismes naissants mettent au centre de leurs luttes une nation apparemment indépendante. Mais les classes dominantes de cette dernière, liées aux factions régionales et au pouvoir des grands propriétaires fonciers, ne peuvent présenter leur propre alternative. Pour des raisons géopolitiques et économiques, ce sont les rivalités entre l'Angleterre et les États-Unis qui vont définir la configuration nationale du Nicaragua et, en particulier, l'occupation néo-coloniale de la Côte atlantique.

Le projet national de Zelaya et la concurrence réussie des Yankees entraînent l'expulsion des Anglais et l'abolition du système de « gouvernement indirect » qu'ils avaient mis en place. La Côte atlantique est occupée économiquement par les Américains, *en marge de la bourgeoisie nicaraguayenne* et sans bénéfice pour cette dernière.

L'économie d'enclave de la Côte ne tendait pas vers l'intégration nationale pour ce qui est des communications, des banques, du marché interne, de la monnaie, de l'éducation, de la santé et de l'armée. L'enclave comprenait une dizaine de puissantes compagnies qui contrôlaient la production de bananes; la collecte du caoutchouc (*Castilla elastica*) et du *chicle* ou *tuno* (*Castilla ferax*); le transport; la coupe des bois précieux comme le pin tropical (*Pinus Tenuifolia* Benth), le cèdre (*Cedrela odorata*), l'acajou (*Swietenia macrophylla* King); l'exploitation des mines d'or et de cuivre. Il s'ensuivit un développement régional vertigineux pendant quelques décennies. Les entreprises étrangères possédaient leur propre réseau de transport et leurs appareils privés de répression; les cadres étrangers jouissaient de quartiers réservés dans les villes minières et les ports d'embarquement⁸.

Au plan religieux, l'Église morave avait commencé son prosélytisme sur la Côte au milieu du XIXe siècle⁹; avec la protection des entreprises étrangères, elle s'imposa sur toute la Côte, surtout parmi les Miskitos, prenant à sa charge l'éducation et la santé. Avec le contrôle de ces deux éléments importants d'hégémonie sociale, elle réussit à développer une hégémonie ethnico-religieuse jamais encore réalisée parmi la population autochtone. Les communautés dispersées se rassemblent autour de cette église, donnant ainsi aux compagnies un accès plus facile à une main-d'œuvre concentrée. Sous la direction idéologique de la hiérarchie ecclésiastique, la population accepta plus facilement les conditions de travail inhumaines des compagnies étrangères. Ces dernières exploitaient la population sur la base du travail salarié qui se combinait, à l'occasion, avec la production des petites unités paysannes.

On assista, sur la Côte, à une authentique division ethnique du travail. Les « Espagnols » (comme on appelle ici les Métis hispanophones) occupèrent les postes de cadres

⁸ Pour une histoire économique détaillée de l'enclave nord-américaine sur la Côte atlantique, voir C.I.E.R.A. (1980): ch. 4-5.

⁹ L'Église morave eut comme point de départ Herrenmut, en Moravie. (Les « frères moraves » se formèrent en 1457, à partir de survivants de la secte de Jean Huss, n.d.t.) Leur apostolat en Amérique au XIXe siècle correspond à une tentative de la Prusse pour « sonder le terrain » en vue d'une expansion coloniale en Amérique. Après la première guerre mondiale, les missionnaires moraves demeurèrent sous la tutelle des États-Unis. (Pour un examen détaillé de l'histoire et du rôle de l'Église morave au Nicaragua, voir Boege 1981 et Helms 1971: 184-229, n.d.t.)

inférieurs et furent aussi débardeurs. Les Créoles (Noirs anglophones) furent employés permanents. Les Miskitos travaillèrent dans les plantations bananières, comme ouvriers agricoles, ou dans leurs propres communautés; l'économie d'auto-consommation multiple fut ainsi remplacée par l'intégration verticale à la plantation. Les Miskitos les plus pauvres devinrent mineurs. Les Sumus, en amont des rivières, collectaient le *chicle* pour la vente. Même à l'intérieur de l'Église morave, on retrouvait la division ethnique au sein de la hiérarchie ecclésiastique : aux créoles les positions les plus élevées, tandis que les Miskitos étaient les « pasteurs laïcs » des communautés.

L'économie d'enclave redéfinit donc les rapports entre les ethnies. Tandis que, sous les Britanniques, les Miskitos étaient les alliés des autorités coloniales, ils forment désormais une minorité subordonnée, les postes supérieurs étant occupés par les Créoles et les Métis. Elle modifia également la structure interne des communautés indiennes. Les activités collectives tournées vers l'auto-consommation cédèrent le pas à des unités paysannes de production, orientées vers le marché. Cela entraîna une monétarisation croissante de l'économie régionale. Mais loin de développer le marché interne nicaraguayen, cette monétarisation ne fit qu'isoler la Côte atlantique du reste du pays, puisque la population achète des produits manufacturés d'origine américaine et européenne.

Les entreprises étrangères ne provoquèrent pas le développement auto-soutenu de la Côte. Essentiellement extérieures au pays, elles demeurèrent tant que la mise à sac des ressources naturelles leur rapportait des profits substantiels. Puis elles disparurent comme elles étaient venues, laissant une économie dévastée et une population dont les rapports traditionnels avaient été détruits. Cela explique leur retrait en pleine période somoziste; elles se retirèrent une à une au cours des cinquante dernières années. Les premières, effrayées par la lutte du peuple nicaraguayen pour défendre sa souveraineté, sous les ordres de Sandino. D'autres, parce que les terres s'épuisaient et que des éphyties — qu'elles avaient introduites, comme le « mal de Panama » — dévastaient les bananeraies. Seules les compagnies minières et, à faible échelle, celles qui achètent le *chicle*, étaient encore en activité lorsque la Révolution triompha.

L'économie d'enclave qui s'implante à partir de la fin du XIXe siècle ne créa donc pas les bases d'une économie nationale nicaraguayenne. Si elle donna lieu à un processus important de prolétarisation de la population, lié au sort particulier de chaque compagnie, l'absence de marché interne entraîna l'isolement, et la désintégration territoriale. Au plan politique et social, les compagnies, fortes de leurs polices privées, contrôlaient la Côte, empêchant l'exercice réel de la souveraineté nationale. Après la défaite de Sandino et de son armée populaire, le système somoziste constitua la légitimation politique du pillage par l'étranger et de la désarticulation économique, politique et culturelle de la Côte atlantique.

Au plan ethnique, les groupes se définissent en fonction des compagnies. Ces dernières imposent le travail salarié comme la relation dominante; de même, elles subordonnent la petite production paysanne au Capital, elles entraînent l'homogénéisation culturelle, politique et religieuse des Miskitos, de même que la concentration territoriale d'une population préalablement dispersée. À ce niveau de l'unification ethnique, l'Église morave joue un rôle déterminant. La religion, qui utilise la langue miskita, construit une vision unifiée du monde, qui, avec les liens de parenté et l'opposition du groupe face aux « autres » (qu'ils soient Sumus, Ramas, Créoles ou « Espagnols »), engendre la conscience ethnique (voir Boege 1981). Une structure politico-culturo-religieuse des ethnies redéfinies par rapport à une variante de la culture saxonne s'est constituée de

cette manière et la brèche entre la Côte atlantique et la Côte du Pacifique s'est approfondie. L'économie d'enclave n'a pas formé de bourgeoisie locale capable de faire de la Côte atlantique une nation : pas plus que les classes populaires ne formaient un groupe social homogène capable de lutter dans ce but. En 1979, lors du triomphe de la Révolution, il n'existait pas là-bas de projet national parallèle à ce que soutenait le FSLN. La Révolution pensait unifier, pour la première fois dans l'histoire du Nicaragua, tout le peuple nicaraguayen, y compris les minorités ethnico-nationales de la Côte.

☐ La situation des Miskitos à la veille de la Révolution

Avec le départ de la majorité des entreprises américaines dans les années 50, le bilan économique de la région était désastreux : le pays avait été dépouillé de beaucoup de ses richesses naturelles et la population voyait se réduire ses activités économiques et son pouvoir d'achat. Sans infrastructure développée de communications, la région n'a comme voies de transport que ses cours d'eau. Les Miskitos s'adaptent à la nouvelle situation en combinant salariat migratoire et production d'anti-consommation. Habiles piroguiers, ils maintiennent des réseaux de rapports de parenté qui s'étendent bien au-delà des communautés villageoises. Par ailleurs, l'hégémonie religieuse de l'Église morave et les réseaux qu'elle crée restent un facteur important d'unification régionale.

Le « pays miskito », dans la moitié nord de la Côte, peut être divisé en trois grands secteurs économiques (voir la carte). Le long des rivières (comme le Rio Coco)¹⁰, on pratique une agriculture d'auto-subsistance, complétée par la chasse, la collecte et la pêche fluviale. (C'est le cas également des Sumus, qui vivent au sud-ouest.) Une autre partie de la population se trouve autour des mines de Siuna, Bonanza et Rosita, où des Miskitos prolétariés travaillent dans des conditions extrêmement difficiles. Un troisième secteur, à l'est et au sud, se caractérise par la pêche maritime et la chasse à la tortue dans les lagunes. Quelques Miskitos et Créoles travaillent sur des chalutiers... qui appartiennent à Somoza; d'autres dans des petites scieries qui fonctionnent encore. Le commerce de détail – et la contrebande – sont entre les mains de commerçants chinois principalement.

En 1960, un accord international délimite la frontière entre le Honduras et le Nicaragua : d'un trait de plume, on divise l'ethnie miskita qui, avec le mépris habituellement réservé aux autochtones, n'a même pas été consultée... Jusqu'alors habitués à circuler librement dans toute la région (également dominée par les compagnies américaines), les Indiens subirent des relocalisations forcées (dirigées par la garde de Somoza); des milliers d'entre eux durent quitter leur résidence pour retourner dans leur village d'origine, au nord ou au sud de la nouvelle frontière.

L'Église morave survit cependant à la division, comme elle avait survécu au départ des entreprises étrangères et à la diminution de l'aide qu'elle recevait des États-Unis depuis la première guerre mondiale. Grâce à sa politique de recruter des cadres subalternes au sein de la population miskita, elle s'était convertie en une Église autochtone même si elle conservait l'idéologie de ses fondateurs.

Dans les années 60, divers organismes liés à la contre-insurrection vont établir dans la Mosquitia des appareils culturels, économiques et idéologiques. Radio-Cender, de

¹⁰ Environ 25 000 Miskitos, soit le quart de l'ethnie, vivent au nord du rio Coco, dans les départements honduriens de Gracias a Dios et Colon (n.d.t.).

l'université du Wisconsin, organise des coopératives. On voit s'installer de nombreuses missions des Églises protestantes, tout comme des Peace Corps américains. Une Américaine, Mary Hamlin, fonde avec son époux, un Miskito, une organisation en apparence indigène, l'ALPROMISO (Alliance pour le progrès des Miskitos et des Sumus). L'organisation reçoit un certain appui des Indiens, puisqu'elle s'occupe (au moins en parole) de défendre et de légaliser leurs titres fonciers, à un moment où ils se sentent menacés par l'établissement de colons métis, venus du Pacifique, et par la pseudo réforme agraire de Somoza.

La lutte révolutionnaire ne touchera que de manière sporadique la terre miskita et peu de cadres miskitos adhéreront au sandinisme. Quand la Révolution triomphe, elle se trouve face à un pays divisé : non seulement entre des classes sociales antagoniques avec leurs projets politiques distincts, mais aussi entre des groupes sociaux qui, malgré leur appartenance commune aux classes populaires, ont des caractéristiques culturelles différentes : Métis, d'une part, Miskitos, Créoles, Sumus, de l'autre.

L'isolement relatif de la région et l'absence d'appareils hégémoniques nationaux constituent un défi important pour la révolution populaire. Le complexe politico-culturel sandiniste, « espagnol » et catholique, contraste nécessairement avec le complexe culturel ethnico-protestant (miskito-morave). La Révolution n'affronte donc pas seulement les coups de la réaction interne et de la *contra* liée à l'impérialisme : elle contrôle une zone en pleine crise économique du fait du pillage des entreprises étrangères, et des suites de la guerre de libération. Toute tentative d'améliorer la situation se heurte à la vulnérabilité de la région aux attaques des bandes somozistes, opérant depuis le Honduras. La Révolution doit faire face à une « question ethnico-nationale » héritée du somozisme.

☐ Les Miskitos après la révolution sandiniste

Un an après la victoire, on avait déjà posé sur la Côte atlantique des gestes essentiels pour sauvegarder la nation : les pêcheries de Somoza passent aux mains de l'Institut nicaraguayen des pêcheries ; on exproprie les mines d'or ; les grands domaines d'élevage deviennent « Aires de propriété du peuple » (A.P.P.)¹¹ ; l'État prend en mains les entreprises forestières et résinières (caoutchouc et *chicle*) ; il s'attaque à l'usure et à la contrebande pratiquée par les commerçants chinois en établissant des magasins populaires. La banque nationalisée commence à allouer des crédits aux paysans miskitos.

On met en branle de grands projets, comme la construction d'un port en eau profonde à Bluefields, d'une route qui reliera Managua à Puerto Cabezas ; on plante des cocoteraies pour satisfaire le marché intérieur des huiles végétales. On construit un hôpital moderne à Bluefields. On triple le nombre d'instituteurs et on introduit la gratuité des soins médicaux.

Mais plusieurs obstacles empêchent le plein développement de la région. Le manque d'expérience des nouveaux cadres administratifs et techniques des secteurs des usines,

¹¹ Après la révolution de juillet 1979, les sandinistes adoptèrent une stratégie d'« économie mixte », dans laquelle coexisteraient les entreprises d'État (*Area Propiedad del Pueblo*, ou A.P.P.), le secteur capitaliste privé et une agriculture paysanne incitée à la coopération. Sur le modèle sandiniste et ses transformations, voir Ortega (1985) ; Deere et Marchetti (1981) ; Beaucage (1984) (n.d.t.).

des communications, du commerce, etc. contribua à déprimer encore plus l'activité économique. Sur le rio Coco, la politique de harcèlement des autorités honduriennes gêne les travaux agricoles des Miskitos qui vivent du côté nicaraguayen.

L'absence de Miskitos créoles dans l'organisation révolutionnaire crée d'autres problèmes. La Révolution se consolide principalement dans le milieu culturel et politique de la Côte du Pacifique; chaque mesure qui sera prise concernant les Miskitos sera perçue comme une ingérence de plus des « Espagnols ».

Partant du principe que les groupes ethniques minoritaires devraient participer activement dans les organismes de représentation populaire, on crée, quelques mois après le triomphe révolutionnaire, MUSURASATA (*Miskitos, Sumus, Ramas, sandinistas unidos*), avec l'accord du FSLN et la reconnaissance et la bénédiction des Églises de la Côte atlantique. Cet organisme devra représenter les intérêts des autochtones devant le Conseil d'État, autorité législative suprême au Nicaragua. La direction de MISURASATA provient surtout de la petite bourgeoisie urbaine miskita¹² : elle saura faire revivre les espoirs de la population pour une vie meilleure. Les messages de l'organisation sont retransmis par le réseau de l'Église morave et rejoignent les pasteurs laïcs locaux et leurs ouailles.

En raison de sa position extérieure au processus révolutionnaire, MISURASATA devient une structure de médiation. Pour les Miskitos, elle « représente » le gouvernement sandiniste : les bienfaits qu'apporte la Révolution apparaissent comme le fruit des démarches des dirigeants miskitos. De même, pour le gouvernement, MISURASATA est considéré comme le porte-parole des Indiens. C'est dans ce contexte que se déroule la campagne d'alphabétisation en langues indigènes, qui fut négociée avec l'État par les leaders indigènes. L'organisation cherchera à se renforcer parmi les communautés ethniques. À la fin de la *Cruzada de Alfabetización*, certains de ses dirigeants se sentent suffisamment forts pour présenter au gouvernement sandiniste des demandes qui s'appuient sur le droit dit « aborigène » des ethnies. MISURASATA se présente ainsi comme un leadership parallèle au FSLN, leadership dont la base politico-idéologique est l'exaltation du fait ethnique.

Au début, l'État révolutionnaire appuie certaines de leurs revendications, qu'il trouve justes, et il reconnaît les Miskitos comme une minorité opprimée par le somozisme et l'impérialisme américain. Mais il y a des contradictions difficiles à surmonter. Dans la mesure où l'idéologie et la pratique révolutionnaires commencent à disputer l'hégémonie politique et culturelle à la hiérarchie de l'Église morave, cette dernière développe un syndrome de persécution : par exemple, elle rejette l'enseignement sur l'évolution des espèces, ou comme étant contraire à la conception biblique de la création de l'homme. L'orientation conservatrice de la hiérarchie morave, de même que la crainte d'être déplacée par la poussée révolutionnaire, crée une brèche toujours plus grande entre l'État révolutionnaire, sandiniste et anti-impérialiste, et un secteur de la direction miskita, morave et pro-impérialiste.

La crainte des dirigeants religieux moraves se double de l'idée que « la révolution veut en finir avec les Miskitos ». L'identification Église-ethnie va déterminer l'établissement de nouvelles alliances par MISURASATA. Son principal dirigeant, Steadman Fa-

¹² Pour la vision qu'a cette nouvelle élite autochtone des transformations récentes, voir Wiggins (1981) (n.d.t.).

goth, se lie avec des organismes patronaux de la bourgeoisie nicaraguayenne, comme le *Movimiento Democrático Nicaraguense* (M.D.N.) qui s'oriente de plus en plus vers la contre-révolution. Déjà auparavant, MISURASATA avait accepté l'aide de l'*Agency for International Development* (AID) des États-Unis sans le consentement du gouvernement sandiniste.

Les sentiments ethniques s'exacerbent quand, au début de 1981, MISURASATA change sa tactique et s'oriente vers une confrontation majeure avec le sandinisme. L'organisation présente alors au gouvernement un projet de souveraineté territoriale sur un territoire à peine inférieur à la moitié du territoire nicaraguayen et ne renfermant que 10% de la population totale. C'est l'avocat du Parti conservateur – de tendance pratiquement somoziste – qui défendait leur cause. Avec Robelo (dirigeant du M.D.N.) ils chargèrent un arpenteur salvadorien de venir définir les limites territoriales – sans même consulter la population.

Pour la révolution sandiniste, le problème qui se posait était celui de l'hégémonie politique et du pouvoir. Comme il n'existait aucun lien organique révolutionnaire avec la population pour développer ces revendications à l'autonomie, ces dernières furent perçues, et avec justesse, comme du séparatisme et comme une manipulation du fait ethnique par la contre-révolution interne et par l'impérialisme. Ce n'est pas par hasard qu'au même moment (1981), l'ambassadeur américain au Nicaragua faisait remarquer à une dirigeante autochtone américaine qu'il considérait que le problème de la Côte atlantique était similaire à celui qui existait entre le Guatemala et le Belize. Déjà, à une autre époque, les Américains avaient stimulé le séparatisme des Indiens Cuna de Panama pour s'assurer le contrôle du canal interocéanique.

Cette évaluation selon laquelle la revendication de souveraineté territoriale était liée au projet de la contre-révolution se vit confirmée quand certains dirigeants de MISURASATA s'allièrent avec les anciens gardes somozistes et d'autres, avec Robelo et Pastora. Les événements ultérieurs révèlent de façon dramatique la manipulation de l'ethnicité par la *contra* : des milliers de Miskitos suivent Steadman Fagoth, leader de MISURASATA, dans sa fuite au Honduras. Avec lui furent aussi des dizaines de pasteurs moraves qui utiliseront les sentiments religieux et l'exaltation du sentiment ethnique pour justifier la guerre sainte contre les sandinistes. Ils prêcheront ouvertement que les sandinistes avaient combattu Dieu et qu'il fallait lutter contre eux avec la Bible dans la main gauche et le fusil dans la main droite. Ils établirent des camps de réfugiés au Honduras pour montrer au monde la « perversité » des sandinistes et s'en servirent pour recruter et organiser les Miskitos pour les activités contre-révolutionnaires.

Pour la *contra*, la religiosité et le sens ethnique (*nativismo*) spontanés des autochtones, rattachés au mode de vie et à l'influence idéologique anglo-saxonne, devinrent des armes politico-culturelles dans une lutte dont l'objectif politico-militaire était d'établir un « gouvernement provisoire » qui demanderait aux « pays amis » d'appuyer sa lutte contre le pouvoir révolutionnaire.

On voit donc comment, pour la révolution sandiniste, la situation de la Côte atlantique constituait non seulement un problème d'hégémonie politique, mais aussi une question de stratégie militaire de défense de la souveraineté nationale.

En résumé nous pouvons dire, avec Galio Guardian, qu'à cette étape, l'absence d'une conceptualisation politique qui aurait pu rendre compte de la contradiction ethnisme-nation au Nicaragua a empêché le FSLN d'établir une politique d'alliances avec les secteurs

miskitos plus ouverts, ou relativement progressistes. Le contenu spécifique des propositions finales de MISURASATA, qui débouchent sur la confrontation politique et la stratégie d'agression contre la Révolution ont réduit finalement l'espace politique à l'alternative suivante : 1) une option à tendance assimilatrice, qui imposait à tout révolutionnaire la négation ou la sous-estimation de l'identité ethnique, au profit d'une perspective économiste des classes, 2) une position contre-révolutionnaire qui surévaluait tactiquement le fait ethnique, niant en même temps les principes de la révolution et la contradiction fondamentale entre la nation nicaraguayenne et l'impérialisme américain.

À partir de 1982, les événements se précipitent. Fagoth, avec l'aide des ex-somozistes et de la CIA, organise les premières incursions armées. Le caractère proprement indéfendable de la vallée du rio Coco (à la frontière du Honduras, n.d.t.) amène le gouvernement sandiniste à évacuer la population vers le camp de Tasba Pri, loin à l'intérieur des terres.

La guerre entraîne la scission des organisations miskitas. Au Honduras, Fagoth commande MISURA, groupe formé après la rupture avec les sandinistes; il perdra une partie de ses effectifs au profit de KISAN, qui opère dans la région du rio Coco. Brooklyn Rivera prend le contrôle de MISURASATA et mène des opérations armées dans les communautés de la Côte (en alliance avec Eden Pastora, leader sandiniste dissident, n.d.t.). Les communautés miskitas qui ne se joignent pas à la contre-révolution se regroupent dans MISATAN, pro-sandiniste, laquelle proposera en 1985 le retour des Miskitos exilés au Honduras (retour largement effectué, au début de 1987, n.d.t.).

La situation actuelle de la région atlantique est complexe. Cinq années d'expérience ont permis à la révolution sandiniste d'approfondir sa compréhension de la réalité. Les Miskitos pour leur part ont incité leurs dirigeants, dès 1984, à négocier un cessez-le-feu et à entreprendre des négociations de paix avec le gouvernement sandiniste. Dans ce contexte, le FSLN et le gouvernement en sont venus à un projet dont la mise en œuvre pourrait résoudre de façon juste le problème des minorités ethniques et nationales. On a mis au point une conception sans précédents en Amérique latine : celle d'une *Autonomie régionale*¹³ qui propose une redéfinition du concept général de nation et reconnaît les droits égaux des minorités.

Déjà en 1981 on avait fait une tentative en ce sens, en reconnaissant leurs droits fondamentaux comme le droit à la terre, à la langue et à la culture propres, ainsi qu'à l'élection de leurs dirigeants (voir G.R.N. 1982). Cependant, cette déclaration de principes s'avéra insuffisante.

En décembre 1984, le gouvernement nicaraguayen lança une gigantesque opération de consultation populaire, pour que la population de la Côte discute et propose des idées concernant le projet de *Statut d'autonomie régionale*. Les « commissions d'autonomie » recueillirent des points de vue de tous les organismes civils existant sur la Côte atlantique, surtout les Églises, les associations professionnelles, et même certains groupes d'insurgés. On atteignit les communautés les plus éloignées, souvent dans des conditions extrêmement difficiles. On négocia pour cela un cessez-le-feu avec les Miskitos qui avaient

¹³ L'*Estatuto de autonomía* sépare la partie nord de la Côte atlantique, où dominant les Miskitos, de la partie sud, où les Noirs anglophones constituent le groupe principal. Les leaders autochtones insurgés, quant à eux, considèrent toute la côte comme *Miskito Taisbaika*, « le pays des Miskitos ». Pour une discussion du Statut d'autonomie et de son processus d'élaboration, voir Ortiz (1987).

pris les armes, et on invita Brooklyn Rivera, le chef suprême de MISURASATA, à participer aux commissions. Ce dernier rejeta l'invitation, suivant ainsi l'avis de ses conseillers américains, en affirmant qu'il voulait être le seul représentant de toutes les ethnies (comprenant les Créoles, les Sumus, les Garifonas¹⁴, etc.).

La consultation dura une année et les documents qui en résultèrent furent synthétisés dans le Statut d'autonomie qui sera approuvé par l'Assemblée nationale¹⁵. Outre des principes généraux, le projet prévoit les modalités administratives du gouvernement autonome par les diverses ethnies. Aspect extrêmement original pour l'Amérique latine, cette autonomie s'adresse non seulement aux indigènes au sens strict mais à d'autres minorités ethniques comme les Garifonas et les Créoles.

En juillet 1986, juste avant la commémoration du 7e anniversaire du triomphe de la Révolution, on a présenté le projet de Statut d'autonomie lors d'un symposium international qui se tenait à Managua et auquel assistaient des représentants de divers groupes autochtones d'Amérique latine et d'Amérique du Nord. Il fut intéressant de constater à quel point la Révolution sandiniste suscite la sympathie de ceux qui luttent depuis longtemps pour les droits indigènes, particulièrement en Amérique du Nord. L'expérience qui s'y mène est encore inédite en Amérique latine et vaut la peine d'être appuyée.

(Texte inédit en espagnol traduit par Pierre Beaucege)

BIBLIOGRAPHIE

BEAUCAGE P.

1984 « Prolétaires ou paysans? Sandinisme et travailleurs de la campagne au Nicaragua », *Travail, capital et société*, 17, 1: 2-24.

BOEGE E.

1981 *Cultura y religión en la Costa Atlántica*. Managua, Centro de Investigaciones culturales, Ministerio de la Cultura.

BOEGE E. et G. Lopez y Rivas

1983 « Los Miskitos y la cuestión nacional en Nicaragua »: 120-142, in D. Camacho et R. Menjivar (éds), *Movimientos populares en Centroamérica*. San José (Costa-Rica): EDUCA.

BOEGE E., M. Ortega-Hogg et J. Velez

1983 « El conflicto étnia-nación en Nicaragua », *Nueva Antropología*, 5, 20.

BOURGOIS P.

1981 « Class, ethnicity and the State among the Miskitu Indians of northeastern Nicaragua », *Latin American Perspectives*, 8, 2: 22-39.

¹⁴ Les Garifonas (ou *Black Carib*) sont les derniers descendants des Indiens caraïbes des Petites Antilles. Métissés avec des Noirs en fuite, sur l'île de Saint-Vincent, ils furent déportés par les Britanniques après le soulèvement de 1796. Au nombre d'environ 40 000, ils occupent un chapelet de villages côtiers depuis le Belize jusqu'au Nicaragua. Ce dernier pays n'en compterait guère plus d'un millier cependant, regroupés dans la communauté de Pearl Lagoon. Sur l'ethnohistoire et la culture garifonas, voir Taylor (1951) (n.d.t.).

¹⁵ Le Nicaragua est présentement gouverné par une « Junte de gouvernement » (*Junta de Gobierno*) où dominent les sandinistes. Une assemblée constituante élue composée aux deux tiers de sandinistes, met présentement la dernière main au projet de constitution. Celui-ci prévoit un régime présidentiel et une assemblée nationale élue au suffrage universel, avec pluri-partisme. Les représentants de l'opposition libérale ou conservatrice se plaignent cependant de l'omniprésence du FSLN, tant au gouvernement que dans les organisations de masse (n.d.t.).

- C.I.D.C.A. (Centro de Investigaciones y Documentación sobre la Costa Atlántica)
1982 *Demografía costeña: notas sobre la historia demográfica y población actual de los grupos étnicos de la Costa Atlántica nicaragüense*. Managua.
- C.I.E.R.A. (Centro de Investigaciones y Estudios de la Reforma Agraria)
1980 *La Mosquitia en la Revolución*. Managua.
- CARRION-CRUZ L.
1982 « Etnia y conflicto en Nicaragua », *Nueva Antropología*, 5, 20.
- CONZEMIUS E.
1932 *Ethnographical Survey of the Miskito and Sumu Indians of Nicaragua*. Washington: Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bull. no 106.
- DEERE C.D. et P. Marchetti
1981 « The worker-peasant alliance in the first year of the Nicaraguan Agrarian Reform », *Latin American Perspectives*, 8, 2: 40-73.
- G.R.N. (Gobierno de Reconstrucción Nacional)
1982 « Declaración de principios de la Revolución popular sobre las comunidades indígenas de la Costa Atlántica », *Nicarauac*, 8: 19-20.
- HELMS M.
1971 *Asang, Adaptations to culture contact in a Miskito community*. Gainesville: University of Florida Press.
- I.H.C. (Instituto Histórico Centroamericano)
1982 *Los Miskitos en Honduras y Nicaragua. Un pueblo dividido. Una bandera manipulada?* Managua (miméo).
- LOPEZ y RIVAS G. et C. Pelaez
1983 *Diagnóstico sobre la situación de la población Miskito y Sumo ubicada en Jinotega, Matagalpa, y evaluación del proyecto « Heroes y Mártires de San Andrés del Bocay »*. Matagalpa. (Rapport interne aux autorités de la Région IV).
- LOPEZ y RIVAS G. et H. Diaz-Polanco
1986 *Nicaragua: Autonomía y revolución*. Mexico: Ed. Juan Pablos.
- MAIZAL L.
1985 « Miskitos: entre la guerra y la autonomía », *Pensamiento Propio*, 3, 26: 31-46.
- ORTEGA-HEGG M.
1982 « Notas sobre la explotación y opresión étnicas en la Costa Atlántica », *Nicarauac*, 8: 15-18.
- ORTEGA M.
1985 « Worker's participation in the management of the agro-entreprise of the A.A.P. », *Latin American Perspectives*, 12, 2: 69-82.
- ORTIZ R.D.
1987 « Indigenous rights and regional autonomy in revolutionary Nicaragua », *Latin American Perspectives*, 14, 1: 43-66.
- RAMIREZ W.
1982 « La amenaza imperialista y el problema indígena en Nicaragua », *Nicarauac*, 8: 3-10.

TAYLOR D.M.

1951 *The Black Carib of British Honduras*. New York: Wenner-Gren Foundation, Viking Fund Publ. in Anthropology, no 17.

WHEELOCK-ROMAN J.

1979 *Imperialismo y dictadura. Crisis de una formación social*. Mexico: Siglo XXI.

WIGGINS A.

1981 « Colonialism and revolution. Nicaraguan Sandinism and the liberation of the Miskito, Sumu and Rama Peoples. An interview with Armstrong Wiggins », *Akwesasne Notes*, 13, 4: 7-15.

RÉSUMÉ / ABSTRACT

La contradiction ethnie-nation : le cas des Miskitos au Nicaragua

Les Miskitos de la côte orientale de l'Amérique centrale se sont constitués comme groupe ethnique distinct après l'arrivée des Européens, dans la zone tampon entre les colonialismes espagnol et britannique. La révolution sandiniste a fait éclater des contradictions nouvelles entre eux et les *Ladinos* (métis) majoritaires au Nicaragua : exode au Honduras de milliers d'entre eux, alliance avec la *contra*, déplacement forcé de populations ont marqué la côte orientale pendant les quatre années qu'a duré la lutte armée. La paix revient peu à peu dans la région, après l'octroi d'un statut d'autonomie aux minorités ethniques de la côte.

The Ethnic-National Contradiction: the Miskitos in Revolutionary Nicaragua

The Miskitos of the east coast of Central America coalesced into a distinct ethnic group after the arrival of the Europeans, this taking place in a buffer zone between the Spanish and British colonial empires. The *Sandinista* revolution created new contradictions between them and the *Ladino* majority. During four years of armed struggle thousands fled to Honduras, their leaders sided with the *contras*, and whole populations were displaced. Peace is now gradually returning to the region, after the granting of autonomous status to the ethnic minorities of the coast.

Eckart Boege
Escuela Nacional de Antropología
Mexico, Mexique